

BIRNBAUM - I would like actually to make just a few comments on all three of the papers we have had today, partly terminological and partly substantial.

It is not quite clear to me whether the now highly fashionable term '(linguistic) universal', if taken literally, i.e., as applicable to all natural language, does not in fact coincide in meaning with the term '(linguistic) invariant' (vs. variant) which has been around in linguistic theory for quite some time (cf. the Prague school, for example). Possibly, though, if, as was here suggested, we qualified the usage of 'universal' to denote 'universal processes' or 'dynamic' (or even 'diachronic') 'universals' (as opposed to 'universal categories' or 'items' or 'static' or 'synchronic universals'), there would be more than merely a terminological justification for adopting the notion 'universal' permanently, too.

The distinction between 'universals' (or 'invariants') of the content plane (approx. = semantic component) as opposed to those of the expression plane (approx. = phonological component) is, of course, crucial. While the true or absolute semantic (= content) universals must be thought of as being restricted in number, this number will nonetheless be vastly greater than that of phonological (= expression) universals (= invariants); cf. the supposedly universal, fairly few 'distinctive feature' contrasts of Jakobsonian (and post-Jakobsonian) phonological theory.

The distinction, suggested by H.J. Seiler, between (true, absolute) universals, characteristic of all natural language, and, on the other hand, 'generalizations', characteristic of either a specific language or, in particular, of a certain — typologically defined — language group, seems to me most useful indeed and coincides almost entirely with my own thinking in these matters, as expressed in the paper presented at this Congress and elsewhere.

The relatively few absolute (true) universals, characteristic of all human language, serve as a set of criteria by which language as such can be distinguished from other — non-linguistic — communicative (information-transmitting, cybernetic) systems, and, in addition, by which man, by dint of his command of language, can be singled out from among other biological organisms (living beings).

SLAMA-CAZACU - On a beaucoup parlé d'universaux de la langue, d'universaux linguistiques, ou plutôt en anglais de « universals of language ». Malheureusement, selon moi, l'étude proprement dite linguistique, scientifiquement valable de toutes les langues du monde a été ignorée et on est, comme on le sait, au début de cette étude. On s'est basé sur l'analyse de quelque langue, en croyant (dans le sens de « faith », mentionné aujourd'hui par M. Haugen et non pas de « science ») et affirmant que tel ou tel trait linguistique *était* un universal.

Cependant on arrive, et le rapport de M. Coseriu l'a prouvé, de plus en plus à soutenir la thèse que les universaux sont un fait extra-linguistique: on peut les repérer dans la réalité physique elle-même, dans le fond du monde psychique, cognitif, surtout de l'être humain, dans le langage plutôt que dans la langue (et ici la terminologie des langues romanes, elle-même, nous aide plus à différencier scientifiquement, que l'anglais qui prête aux confusions parce qu'il est difficile de différencier dans cette langue « universals of language » et « universals of language »).

Cependant si on s'aperçoit que la balance incline plutôt vers les autres universaux que M. Coseriu a judicieusement et honnêtement mentionné dans le titre de son rapport, si donc on est plus sûr des « autres universaux » et on connaît moins les universaux propres à la langue elle-même, il reste, je crois, un dilemme: ou bien la science linguistique devra renoncer à parler d'universaux linguistiques ou bien elle devra diriger dorénavant ses efforts vers la découverte

vraiment scientifique de ces universaux par une connaissance complète et une comparaison efficiente de toutes les langues du monde et par une étude spécifiquement linguistique, sans toutefois naturellement perdre le contact, avec la réalité physique, sociale, psychique et biologique elle-même de l'être humain.

M. L. GUPTA - The addition of the expression 'generalisations' after 'universals' does not carry much significance. Universals are themselves generalisations for they contain the connotation of being applicable in general. Hence there is no need for adding any such expression after the term universals. The main thing is to find those fundamentals which behave universally at the several stages of languages. I would, therefore, submit that 'universals' be kept as it is.

COSERIU - Ce n'est pas une réponse, c'est une contribution à la discussion. J'ai dit dans mon rapport qu'il ne faut pas chercher les universaux linguistiques dans la réalité même; c'est-à-dire que ce n'est pas l'identité de la réalité désignée qui constitue l'universel linguistique, mais il y a pourtant la possibilité de constater des universaux de la désignation même du point de vue de l'organisation de la désignation dans le langage. Il y a la possibilité, par exemple, de se demander si une réalité désignable est effectivement désignée dans le langage, dans toutes les langues ou non, et il y a surtout la possibilité de constater qu'il y a des champs linguistiques qui sont différents en ce qui concerne le fonctionnement interne de ce champ mais qui coïncident en tant que champ dans la désignation.

Si par ex. l'on dit, même dans des cas très simples, qu'il y a une différence dans l'organisation du champ, concernant l'eau qui coule dans la réalité, en italien par exemple et en français, si l'on oppose « fiume, ruscello » en italien à « fleuve, rivière, ruisseau », en français, on accepte implicitement que les fonctions à l'intérieur du champ, elles sont différentes mais que le champ tout entier coïncide dans la désignation de la réalité.

C'est une chose bien connue dans le cas des champs lexicaux; or il y a des champs aussi en grammaire, c'est-à-dire il y a des fonctions différentes à l'intérieur des champs grammaticaux, des paradigmes grammaticaux, mais il y a la possibilité de la coïncidence en ce qui concerne les limites des champs eux-mêmes. Les champs grammaticaux sont assez bien connus dans quelque cas, par exemple déictique, mais ils sont très mal connus, malheureusement, à cause de l'état déplorable des études de syntaxe vraiment fonctionnelles, en ce qui concerne les niveaux supérieurs d'organisation grammaticale.

Or il y a des champs aussi à ces niveaux, c'est-à-dire des fonctions complémentaires à l'intérieur du champ, mais des coïncidences en ce qui concerne les limites des champs. Et je crois que M. Seiler nous a donné un magnifique exemple de la façon dont on peut précisément constater des champs dans la syntaxe et dans la grammaire où il y a les limites externes qui coïncident dans la désignation, mais où il y a des fonctions différentes à l'intérieur de ces champs syntaxiques.

Je crois que cet exemple, en particulier de M. Seiler, montre que c'est dans ce sens que de grandes possibilités s'ouvrent précisément aussi à la recherche d'universaux désignatifs. M. Birnbaum a parfaitement raison, on peut chercher les universaux aussi dans ce sens, c'est-à-dire constater ce qui est commun au langage en tant que tel et les autres systèmes de signes et de communication, et il a raison du point de vue d'une certaine théorie qui, hélas, n'est pas la mienne.

Selon ma propre conception, tous les autres systèmes, soi-disant systèmes de communication dans la mesure dans laquelle ils sont comparables au langage, sont des systèmes dépendants du langage, déterminés par le langage, des systèmes secondaires et non pas du langage.

vocalique dont le malgache et d'autres langues font un usage dans la dérivation? Comment noter les alternances consonantiques du giliak, du peul, de l'irlandais? Se servira-t-on d'une notation par voyelle zéro pour les nombreuses langues, africaines, amérindiennes, sud-asiatiques, qui font usage des tons dans la synthématique? Même dans les langues qu'on appelait autrefois « agglutinantes », la composition peut n'avoir pas d'autre marque formelle qu'un simple changement de phonème (sonorisation dans le composé japonais *tokidoki* à partir de *toki*, nasalisation des voyelles et spirantisation des consonnes dans les dérivés du téréna, langue brésilienne, etc.).

2) Le dictionnaire présente des lacunes dans beaucoup de langues, où le dérivé que l'on pourrait normalement produire selon les procédés et schèmes morphologiques n'est pas attesté. Mais cette situation est loin d'être universelle, ni systématique au sein d'une seule et même langue: l'arabe, par exemple, offre des schèmes de dérivation qui sont productifs dans toute l'économie du système, et ne laissent que peu de cases vides, les rapports ne se posant pas ici d'existant à non existant, mais bien de plus à moins littéraire ou archaïque; il en est de même en hébreu et dans d'autres langues de ce groupe. En mbum, langue du Cameroun, certaines catégories grammaticales sont exclusivement constituées de dérivés, de sorte qu'un parallélisme rigoureux s'observe entre traits de sens et traits de fonction, ce qui laisse peu de place aux trous du système.

3) Enfin et surtout, en donnant une place particulière dans son dictionnaire aux affixes de dérivation et aux éléments de composés, M. Halle ne risque-t-il pas une confusion des moments synchroniques? C'est précisément le caractère asyntaxique des formations dérivées qui, dans bien des cas, sert négativement de critère de composition, de sorte qu'on s'expose à traiter pêle-mêle des états différents et successifs de l'histoire d'une même langue si l'on oublie que la syntaxe interne de bien des unités complexes reflète un état ancien qui n'a plus grand-chose de commun avec la syntaxe de l'énoncé contemporain. La précaution que je recommande ici permet d'éviter de traiter, par exemple, le mongol classique comme le mongol moderne, de brasser pêle-mêle l'albanais contemporain et le guègue d'il y a trois siècles, d'assimiler, dans les langues à classes très érodées, l'état ancien à l'état actuel. La même précaution est nécessaire, diaspaticalement, pour les langues hybrides, comme le marate, qui combine des procédés dérivationnels dravidiens et un lexique indo-européen, ou le mbugu, qui fait entrer dans des cadres bantous un matériau chamito-sémitique.

HALLE - I am afraid that the variety of questions I have been asked exceeds both my grasp and my reach, but some things can be said. Mr. Hagège's first question concerned certain changes of phonological structure that appear to be morphologically conditioned, although a particular affix representing the morphological category in question is lacking. Cases like these are perfectly well known; for example, in English we have verbs such as "bind-bound", "find-found" where in the past tense there is a different vowel, but no past tense affix. For simplicity's sake, I illustrated my points with examples where you have overt affixation, but there is no problem about having a word formation rule which affects some particular phonetic aspect of the word. So, for example, I would say that in an English grammar there is a rule which affects a very small class of verbs, and backs the vowel in the past tense. Now, in other languages the use of this type of Ablaut device can be much more extensive and also more systematic.

Secondly, Mr. Hagège talked about languages which do not have gaps. Well, again I don't see any problem of principle there, because all I have said is that if indeed there are such languages, the content of the filter for these languages will be just that much less; i.e., if there are no exceptions there is no need for exceptional

treatment. I would be very surprised if that were really the case but if it is the case I find no difficulty. All that this means is that while some languages have defective paradigms, there are other languages which provide no examples of defective paradigms, and that is the end of it.

The last part of his question, concerning the distinction between compounding, I have failed to follow. I would be very happy to talk with M. Hagège about it privately or answer by mail.

COSERIU - Tout d'abord une petite observation « pro domo » à propos de la communication de Mr. Halle. Bien avant l'existence de la grammaire générative, en 1952, j'ai distingué entre le système de la langue et la norme de la langue, en attribuant au système de la langue tous les mots possibles, tous les mots bien formés dans la langue, et à la norme, par contre, les mots existants, et je définissais le dictionnaire en tant que répertoire de la norme par rapport au système. Et j'ai signalé plus tard qu'une forme telle que *llambada* est une forme parfaitement possible en espagnol, que par contre des formes telles que *megherep* ou bien *stramd* ne sont pas possible en espagnol parce qu'elles ne correspondent pas aux règles espagnoles. Et une petite observation en ce qui concerne le filtre que j'ai appelé alors 'la sélection dans la norme'. Je crois que le filtre doit être un peu plus caractérisé: tout d'abord on peut bien dire: mot possible, forme possible dans la langue, mais il faut dire encore « où », parce que, par exemple, une forme telle que *maud* est possible en latin, mais si elle existait en latin, elle serait ou bien un mot morphématique ou bien un pronom. Elle ne pouvait pas exister, par ex., en tant que nom, verbe, ou adjectif. On a en latin classique non pas *ipsud*, mais *ipsum*, mais *ipsud* est une forme possible en tant que pronom tandis qu'elle n'est pas possible en tant que substantif, verbe et ainsi de suite. C'est-à-dire qu'il y a là une restriction possible, mais possible comme *ad - apud - quod - illud* et ainsi de suite.

Deuxièmement, à propos des filtres, il y a une différence à faire entre ce qui n'existe pas dans le répertoire de la norme, tout simplement parce que la forme n'a pas été formée. Par exemple, je crois que jusqu'à présent, ce mot « somsqusamiento » n'existe pas encore en espagnol, mais c'est parce que il n'a pas été formé. C'est tout autre chose dans un cas tel que *volvimiento* déjà signalé par moi il y a une douzaine d'années, qui n'existe pas parce qu'il y a *vuelta* pour cette notion; c'est-à-dire qu'il est possible mais dans un autre sens. Il est possible en tant que forme, il n'est pas possible en réalité dans la norme parce que sa place est déjà occupée.

Une petite observation aussi à propos du rapport de M. Lepschy: Le raisonnement de M. Chomsky dans « Semantic Considerations in Grammar », souvent répété depuis lors et qu'on a interprété comme une critique définitive de la phonologie sémantique et de la technique de la commutation, contient, hélas, beaucoup de paralogismes et j'en cite deux. Le premier, c'est d'affirmer d'un côté que pour avoir recours au niveau sémantique ou plan sémantique dans la phonologie, il faudrait savoir ce qu'est l'identité ou la différence de signification, or, on ne le sait pas. En réalité quand il dit ensuite: « voyez, moi je sais que [i:kə'nɔmiks, ek-] sont la même chose, il affirme l'identité de la signification. Alors il critique la phonologie sémantique exactement en adoptant la même base de la phonologie sémantique.

Deuxième paralogisme très important; il y en a toute une série, il y en a douze dans le raisonnement de M. Chomsky (je les ai comptés). Mais le plus important c'est qu'il attribue à la phonologie sémantique ce que la phonologie sémantique n'a jamais affirmé. Il s'agit dans la phonologie sémantique non pas de différences entre les signifiés 1 - 2 - 3; il s'agit qu'en passant d'un phonème à un autre,

on passe à une autre classe de signifiés, qui peut être une classe différente ou qui peut être une classe vide.

Quant à l'exemple [i:kə'nɔmiks, ek-], la phonologie sémantique n'affirme pas, et n'a jamais affirmé que le phonème distingue toujours et dans chaque mot, puisque la variation phonématique dans le mot est parfaitement connue; il s'agit d'une autre affirmation. On dit: ceci est distinctif dans la langue, c'est-à-dire que si l'on a commencé l'analyse d'une langue par [i:kə'nɔmiks, ek-], on dira simplement, il y a variation libre ici entre [i] et [e]; et bien effectivement, il n'y a pas de différences phonématiques. Mais si ensuite on trouve qu'il n'en est pas ainsi partout et qu'il y a des mots où /e/ et /i:/ distinguent le signifiant, alors on constate que dans ces mots on avait une variation phonématique, qui du reste est très bien connue. On a en allemand par ex. *benutz* et *benützen*, ce qui ne signifie pas qu'on ne puisse se rapporter à la signification « avoir recours », savoir à la signification, à l'identité et à la différence dans le sens parfaitement défini dans la phonologie sémantique.

HALLE - I am grateful to Professor Coseriu for drawing my attention to work of his with which I was not familiar, and which I shall read with great interest when I go home. I am happy to be instructed, for that is in part the reason I came here.

I would like to comment on Professor Coseriu's example, « *volvimiento* » versus « *vuelta* ». I believe that this is a very interesting problem but I do not think that it is settled in exactly the terms that Professor Coseriu has put it. That is, the existence of a form may on occasion prevent the appearance of a doublet but *it does not always do so*. So, for example, in English we have such doublets as "approval" and "approbation", "recital" and "recitation".

To turn to another example, in English we have a very limited, very restricted process of formation for inchoative verbs in "en", not from adjectives, but from deadjectival nouns in "th"; examples of this are "strengthen", "lengthen", "heighten". Given this process one would expect also verbs like "widen" and "breadthen" and so on; they don't exist because in English we "broaden" and "widen". However, if you look in Jespersen's grammar you will find that there have been quite a number of people who have tried to use words like "widen", "breadthen", and among them were some pretty good writers of English. So the existence of a form like "vuelta" does not absolutely rule out that of "volvimiento", but it certainly does cause some difficulty for the latter's survival.

BÁTORI - If we consider a highly inflected language such as Hungarian or Finnish or any Finno-Ugrian language, the insertion of the entire inflectional paradigm, out of which the actual realization of the word is to be chosen by the transformational rules, would amount to inserting hundreds or even thousands of items into the deep structure from the proposed dictionary of actual words. Therefore I should prefer some preliminary filtering, which would reduce the paradigm to a manageable, small size of exceptions or idiosyncrasies. My question: would such a filter be equivalent with your proposed treatment, Prof. Halle?

HALLE - I would really have to study the question at greater length, but I do not believe that the sort of computing problem of which Mr. Bátori spoke is really serious because there are all sorts of ways of getting around the computing problem. I put the problem in the least limited fashion; I considered the worst possible case and showed that there is a logical solution to it. And once you know that there is a logical solution, there are a lot of short cuts that one could employ, and many of them might of course be quite interesting.

OKЕ - I am interested in Professor Halle's view on the Dictionary and, indirectly, in its relationship to our Rules of Word-formation.

If the Dictionary is, as Professor Halle says, a "Dictionary of actual words" which is static or "fixed" in its composition, how are we to explain in our overall description of language the fact that non-existent words derived by an unrestricted use of our Rules of Word-formation may actually be used and understood - and even given public approval? Poets and other creative writers sometimes make a refreshingly novel use of these words that are not normally available for lexical insertion and such use, it should be noted, is not meant to be simply ad hoc.

It is, of course, clear that some of these non-existent formations will, in a given language, be rejected without hesitation by users of the language. But some others lie in the twilight zone between what is attested and what seems only distantly possible. It is from this twilight zone that creative writers and other users of language draw some of those lexical innovation for which they are sometimes applauded. To view the composition of the Dictionary as fixed for "any instant in time" is to ignore this twilight zone from which the "Dictionary of actual words" is constantly replenished. Such a view would also ignore the important difference between words in the twilight zone and other derivations which, though arising from an application of our word-formation rules, we never hesitate to reject.

We may need to investigate whether the language user is not actually carrying something like a 2-volume dictionary in his head. One of those volumes (for ease of reference, call it vol. 1) would contain attested words either well known to him or at least recorded in usage that he approves of. This would correspond to Professor Halle's "Dictionary of actual words". The other (vol. 2) would be a 2-part volume containing all the unattested results of the unrestricted application of our word-formation rules: one part (Part I) of that volume would be made up of words which, sometimes with a bit of hesitation because he is unaccustomed to them, the native speaker approves of; the other (Part II) would be made up of words which, for a number of yet unexplored reasons, the native speaker would definitely reject. Volume 2, Part I, would correspond to what I have described as 'the twilight zone' while volume 2, Part II, would contain those derivations which according to Professor Halle, are simply not available for lexical insertion. The nature of such a 2-volume 3-part Dictionary would be such that items can pass from one component to another. The determinants of such a transfer could, to the benefit of grammar, be investigated by the psycholinguist while the details of the processes of the transfer could be described for us by researchers into lexical change.

HALLE - I like Mr. Okе's way of putting the problem. I would only add that in my view there are word formation rules where, unless you know that the word in question doesn't exist, you can use it. The typical case here would be the inflexion. The presumption in the case of various inflexional processes is that the paradigms are not defective and all forms of the paradigm are available for use. On the other hand, there are other cases where unless you know that the word exists, you *cannot* use it; for example, the formation of English inchoative verbs in "en" from nouns, such as "length", "strength", is extremely restricted and only a small list of particular items is available here.

ANDREYEV - I am a Russian, some details of Russian phonology have been treated here, and Professor Halle understands Russian; that is why, instead of my poor English I shall use my millionaire Russian. Прежде чем создавать какуюлибо стройную теорию порождения лингвистических фактов (или теорию ограничения таковых), следует убедиться в том, что эти

idea that semantics plays a role in the organization of syntax, we can picture language acquisition as follows: assume that the primary linguistic data available to the child includes not just phonetic representations of sentences, but pairings of phonetic representations of sentences with semantic representations in at least some cases.

So segmentation and classification of the phonetic representations, presumably utilizing the partial semantic information that is available, yields initially a surface structure, and the child's task of acquiring syntax is something like the task of discovering a mapping of semantic representations to surface structures. And we would like to contend that this gives a somewhat better way of understanding how it is possible to learn a language while, at the same time, reducing the role of innate formal syntactic principle of organization.

To make plausible this alternative view of what a theory of language acquisition might look like, it is necessary to show not only that semantic information can be used in learning syntax, the way we illustrated for the auxiliary just now, but also to show semantic information is indeed available to the child. That is, we must show first that the child can determine, at least in part, the meaning of sentences independently of their syntactic organization and, secondly, that the child has a way of representing the meaning of sentences independently of their syntax: that it has a way of discovering these, and a way of organizing them. Now, in fact, for both of these, there is a certain amount of evidence from psycholinguistics that this exactly what the child has. On the first point, that the meaning of sentences is determinable by the child even if the syntactic organization is not clear, there are some recent studies which are extremely suggestive. Matilda Holtzman has demonstrated that in very young children questions are correctly understood, even including questions that have an idiomatic interpretation; for example the type of question *Why don't you bring me some flowers* which is semantically not a question but rather a request.

Contrariwise, work such as that by Carol Chomsky in her book on acquisition of English by older children of 5 to 10, shows that when the context is not available, or when it is artificially made ambiguous by giving a situation that fits two interpretations, one grammatical and one which is not grammatical but which the child wrongly gets, then even children 5 to 10 years old have a great deal of difficulty, and are unable to give the right meaning of sentences like *ask John to tell you his name*.

Now, on the second point just mentioned, namely the question of a way of representing the meaning of sentences independently of knowing their syntactic organization, there is a lot of evidence in favor of the hypothesis that the development of the child's conceptual structure is a prerequisite to the development of its syntactic structure, somewhat like the emergence of phonetic features being a pre-requisite to the acquisition of a phonological system.

For ex., suppose that we have a semantic category which is extremely complex and yet expressed by very simple syntactic means.

It has been found by Russian psycho-linguists studying child language that these categories are quite late. Suppose, on the contrary, that we have a semantically straightforward, very basic notion that has a syntactically complex expression, for example negation in English.

In this case, the child acquires the category quite early and develops a makeshift syntax to express it. In general it has been noticed that the categories that are acquired latest are those which are least tied to semantics such as gender in Russian.

We would like to conclude with some general remarks.

We tend to find in the history of linguistics and presumably in the history of

other scientific fields as well, that the great big leading hypotheses which generate all the excitement around a new line of research, tend to remain standing for an amazing length of time after their empirical basis has been exploded. An example is the neo-grammarians view of sound change, which surely is still taught in many introductory linguistics courses. Presumably the reason for this phenomenon is that non-specialists pick up and perpetuate the big exciting hypotheses, whereas specialists in the field get too deep into their work to pause to reexamine them. Now, we do not want to claim yet that the hypothesis of innate notational devices of Chomsky and McNeill has no empirical basis left. However we do think that it is beginning to look a lot less firmly supported today than 5 years ago. And we suggest that linguists should keep taking long hard looks at alternative possibilities involving semantic strategies for language acquisition of the sort we have suggested here.

M. I. T., Cambridge Mass.

DISCUSSION

COSERIU - J'ai une petite question concernant l'interprétation historique à poser à M. Prieto. Je n'ai pas bien compris ce qu'il a voulu dire en disant que le caractère linguistique du signifié n'a été reconnu qu'à partir de Ferdinand de Saussure. Si par linguistique l'on entend « appartenant au langage et non pas à la réalité », et bien ce caractère linguistique, dans ce sens, a été reconnu par Aristote qui a défini le signifié dans la *Métaphysique*. Il appelle τὸ ἐνσημαίνειν le fait de signifier une chose, et il définit ce τὸ ἐνσημαίνειν comme les conditions qui sont nécessaires pour qu'un signe puisse s'appliquer à un objet. Par exemple, ce qui est nécessaire pour que le mot ἀνδρῶπος s'applique aux hommes. Et ensuite le signifié est attribué explicitement au langage par les stoïciens qui y font la distinction bien connue dans le λόγος ou σῆμα et entre le σημαίνόμενον « le signifié », et le σημαῖνον « le signifiant ». Le σημαίνόμενον s'appelle aussi λεκτόν, il s'appelle ensuite dans la tradition latine, par exemple, *dicibile*, et le σημαίνόμενον ou bien λεκτόν est nettement distingué du πράγμα, ou bien du τυγχάνον, c'est-à-dire de la chose désignée dans la réalité.

Il ne s'agit pas ici naturellement de diminuer l'importance de Ferdinand de Saussure dans l'histoire de la linguistique et il s'agit uniquement de donner à Chrysippe ce qui est à Chrysippe. En ce qui concerne le second sens possible de « linguistique », et si par linguistique l'on entend « appartenant à une langue en particulier » et non pas au langage par opposition à la réalité, alors dans ce sens le signifié a été identifié comme fait linguistique appartenant à une langue particulière, par Wilhelm von Humboldt (*Das Entstehen grammatischer Formen*, 1882) dans la linguistique. Dans la philosophie le signifié, en tant qu'appartenant à une langue, avait été reconnu même auparavant, par exemple, par Leibniz dans *Les nouveaux essais*, dans sa discussion du signifié de la préposition anglaise « by », avec Locke.

DE MAURO - La questione che desidero porre al Prof. Prieto è di carattere teorico e terminologico.

Sono completamente d'accordo con Prieto sull'impossibilità di spiegare la comprensione del senso di un qualsiasi enunciato, limitandosi, chi deve comprendere, alla comprensione del solo livello dei tratti pertinenti, previsto dalla lingua. Evidentemente, per capire e determinare il senso di una qualsiasi espressione (« ar-tiva », « cammina », o anche « cane ») sono necessarie delle ulteriori determina-

notre intuition (car nous n'avons pas de données) il n'y avait pas changement dans l'ensemble des capacités linguistiques de l'homme. Après quoi lui-même souligne les variations de capacité qui se trouvent dans des groupes rejetés de sujets parlants, ce que j'appellerais une aphasie socio-linguistique.

La théorie des codes de Bernstein dont vient de nous parler M. Halliday nous met en état de parler de cette sorte de situation. Mais je pense que s'il y a des changements de limitation dans la capacité de certains groupes socialement définissables aujourd'hui, il n'y a pas de raisons de ne pas admettre qu'il y avait des limitations du même ordre dans les temps les plus anciens dans des groupes qui étaient évidemment aussi limités du point de vue social.

Je ne trouve pourtant pas correct de dire qu'il n'y a pas eu de changements dans l'ensemble des capacités linguistiques.

Si nous prenons des enfants qui vivent dans la famille et les comparons avec des enfants qui vivent dans les institutions, nous voyons toujours que les enfants dans les institutions ont un développement linguistique plus lent et plus limité par rapport aux autres; évidemment cela ne veut dire qu'il y a des différences dans la capacité linguistique; mais il y a de différences dans la situation socio-linguistique qui produit cette différence.

RAMAT - Les observations qui suivent se rejoignent en partie avec celles que M. Francescato vient de faire et portent, elles aussi, sur le premier des deux termes en question, la sociolinguistique, qui a été discuté plus brièvement par mon ami De Mauro.

Je suis d'accord avec la remarque de T. de M. que les connaissances de la réalité linguistique se fondent sur des domaines bien distincts du point de vue épistémologique (point de vue socio-culturel, psychologique, théorique, etc.). Et c'est justement dans ce sens que je voudrais poser la question du spécifique de la sociolinguistique: dans le pluralisme des points de vue soutenu par De M. où est-ce que se place la sociolinguistique? L'école française d'Antoine Meillet, de Vendryès etc., qui a été parfois nommée 'sociologique' faisait-elle de la sociolinguistique ou non? Et quand B. Terracini étudiait comment une langue meurt en parlant du passage du celtique au latin en Gaule, grâce au prestige socio-politique, militaire, culturel des conquérants, était-il sociolinguiste ou non? Le changement qui s'est produit au passage du celtique au latin regarde bien les caractéristiques des fonctions linguistiques et celles de leurs usagers, tout comme le veulent les spécialistes américaines auxquels De M. a fait allusion à juste titre.

Et alors est-il correct ou non de considérer la sociolinguistique une spécialisation, un 'improvement' de ce qu'on appelait autrefois "linguistique historique", grâce à des techniques d'analyse plus nuancées et, puisqu'elles portent surtout sur un plan grosso modo synchronique, plus exhaustives?

Du point de vue méthodologique, ou, disons mieux, épistémologique il se peut que la sociolinguistique ne présente pas une différence substantielle avec la linguistique historique, en entendant celle-ci au sens le plus large de l'expression et non pas seulement en tant qu'étude du développement des systèmes phonétiques et morphologiques. Et il se peut aussi que la sociolinguistique se pose à la convergence d'expériences diverses — justement comme la linguistique historique avait essayé de faire — dans un effort de compréhension globale du phénomène linguistique, qui utilise différentes techniques de recherche mais qui n'a pas une méthodologie exclusive à lui-même. Et les rapports de MM. Labov et Halliday que nous venons d'écouter me semblent bien confirmer mes observations.

COSERIU - M. le Président, Mesdames et Messieurs, mon intervention concerne en réalité les trois rapports, mais elle part du rapport de M. De Mauro.

J'ai souligné dans le rapport de M. De Mauro une affirmation dont je voudrais le féliciter. Il a observé notamment que le problème du changement linguistique est un problème dont le sens même doit être précisé; il suggère par là à mon avis que c'est un problème mal posé. En effet je pense qu'on pose ce problème du changement linguistique comme s'il s'agissait d'une section du monde de la nécessité, gouverné par la causalité; or en réalité le langage n'appartient pas au monde de la nécessité, il appartient au monde de la liberté qui est gouverné par des finalités, et non pas par des causes. En effet le langage est une activité libre et créatrice. Par activité créatrice je n'entends pas créativité ou création dans le sens naïf, banal, vulgaire et positiviste de création de phrases selon de règles déjà données. J'entends dire l'activité libre et créatrice dans le sens propre de ces expressions, c'est-à-dire activité libre, activité dont l'objet même est par définition infini, activité créatrice, activité qui va au delà de la technique apprise.

Or dans ce sens, qui du reste est le seul sens rationnel et raisonnable, le problème du changement linguistique n'en est pas un, parce que le changement linguistique lui-même n'existe pas, exactement de la même façon qu'il n'existe pas de changements dans l'art, dans la science ou dans la philosophie, où l'on ne se demande pas pourquoi l'art, la science, la philosophie, c'est-à-dire d'autres activités libres et créatrices, changent.

Ce qu'on appelle changement linguistique ce n'est que le fait que les langues sont incessamment créées par le sujet parlant; c'est-à-dire que dans ce sens le vrai problème ce n'est pas le problème du changement linguistique, mais exactement son contraire; non pas: « pourquoi changent les langues, mais pourquoi elles se constituent; pourquoi les langues se constituent en tant que tradition historique, pourquoi cette cristallisation historique de la technique du langage? » Les langues sont les techniques historiques du langage. Pourquoi cette cristallisation historique en général? Quelles sont les normes de cette cristallisation des traditions aussi en général dans cette activité de créer les langues, et quelles sont les raisons sociales spécifiques de la cristallisation d'une tradition déterminée dans un cas déterminé? Et dans ce sens, cela ne paraît pas vrai non plus que des états successifs de la même langue représentent des systèmes radicalement différents.

En réalité, dans l'organisation, dans la structuration de la technique historique, il faut distinguer norme, c'est-à-dire la réalisation, système de la langue, c'est-à-dire des fonctions de la langue, et le type linguistique, c'est-à-dire le principe fonctionnel d'une langue.

Or, de ce point de vue, il y a dans la création historique de la langue, mouvement dans la norme mais d'accord avec les fonctions du système; et il y a mouvement du système, mais en principe d'accord avec de catégories fonctionnelles, avec des principes fonctionnels donnés dans un type linguistique. C'est-à-dire que l'on a dans cette création historique de la technique linguistique réalisation du système dans la norme, réalisation du type linguistique dans le système dans ce qu'on appelle le changement, c'est-à-dire le développement du système.

La continuité d'une langue est par conséquent une continuité historiquement réelle. Elle n'est pas due au sentiment de la continuité, c'est exactement le contraire, à mon avis, qui est vrai, ce sentiment de la continuité qui est justifié par la continuité historique de la réalisation technique de la langue.

Mais certainement le problème du changement linguistique est un problème énigmatique si on le pose comme problème de changement et si on se demande quelles sont les soi-disant causes du changement. C'est un problème énigmatique qui restera du reste toujours énigmatique dans ce sens parce que c'est un faux problème, c'est un problème irrationnel, et dans ce sens ce problème ne peut pas être résolu; les faux problèmes, les problèmes irrationnels, on le sait depuis Platon, on ne les résout pas, on les pose dans le sens rationnel ou on les élimine.